

PROSPER ALFARIC

CHRISTIANISME ET GNOTICISME

Extrait de la *Revue historique*,

Tome CXLV, année 1924.

(Les tirages à part ne peuvent être mis en vente.)

PARIS

1924

Bibliothèque Maison de l'Orient



134850

à Monsieur Salomon Reinach
Hommage bien cordial
P. Alfaric

PROSPER ALFARIC

CHRISTIANISME ET GNOSTICISME

Extrait de la *Revue historique*,

Tome CXLV, année 1924.

(Les tirages à part ne peuvent être mis en vente.)

PARIS

1924

CHRISTIANISME ET GNOSTICISME¹

Les auteurs ecclésiastiques des premiers siècles parlent souvent et avec insistance de sectes chrétiennes qui professent une doctrine très éloignée de la foi orthodoxe et qui la présentent comme la « gnose » ou la science parfaite, seule capable de nous sauver. D'après la description qu'ils en donnent, toutes ces communautés dissidentes diffèrent entre elles sur bien des points, mais elles s'accordent sur un certain nombre de principes très importants. Toutes enseignent que l'âme humaine est une émanation de la substance divine, que, par suite d'une chute fâcheuse, elle se trouve ici-bas au sein de la matière comme en une prison et qu'elle n'aurait pu en sortir elle-même, mais qu'un Dieu fait homme est venu l'en retirer en lui rappelant le souvenir de sa noble origine et en lui montrant le moyen assuré de revenir à sa patrie perdue.

Un examen quelque peu attentif suffit à montrer que cette théologie est étroitement apparentée à celle du christianisme. Les auteurs ecclésiastiques sont les premiers à en convenir. Ils expliquent fréquemment que les sectes gnostiques sont comme des rameaux détachés du tronc de l'Église. Ce sont des « hérésies », dont les auteurs ont altéré la vraie foi en voulant la combiner avec la science profane, avec la fausse sagesse des Grecs. Cette thèse a été admise sans contestation pendant des siècles et elle paraît s'imposer encore de nos jours. Un historien des dogmes dont le nom fait autorité, M. Harnack, l'a étayée de son érudition et s'est appliqué à montrer que le gnosticisme est, en somme, selon sa propre formule, « la forme extrême de l'interprétation hellénique du christianisme² ».

Si imposantes que soient de telles affirmations, l'on ne peut s'empêcher de constater qu'elles se trouvent au service d'une

1. Rapport présenté, à Paris, le 11 octobre 1923, au Congrès international d'histoire des religions.

2. *Dogmengeschichte*, 1^{re} partie, livre I, ch. iv.

certaine théologie. Elles tendent à montrer que l'Évangile, considéré en sa pure substance, est une révélation divine et que tout ce qui lui ressemble vient de lui. Cette tendance est particulièrement accusée chez les auteurs les plus anciens, dont l'opinion a fait loi pour les autres. Certains d'entre eux ne s'en sont d'ailleurs pas tenus là. Ils ont été jusqu'à soutenir que la sagesse grecque dérive elle-même des Écritures juives et que Pythagore et Socrate, Platon et Aristote ont subi l'influence de Moïse et celle des Prophètes. Nous savons fort bien que, sur ce point, ils se sont complètement trompés, parce que nous possédons des renseignements nombreux qui montrent leur erreur. Dès lors, nous pouvons et nous devons nous demander s'ils ne se sont pas également mépris au sujet des gnostiques et si le succès de leur thèse ne tient pas aux lacunes énormes de notre information.

Ils se corrigent eux-mêmes parfois. Certains donnent assez clairement à entendre qu'il y a eu des gnoses préchrétiennes. Épiphane et Philastre, saint Jérôme et le continuateur anonyme des *Prescriptions* de Tertullien signalent chez les Samaritains et chez les Juifs diverses « hérésies » qu'ils présentent comme antérieures à la venue du Christ. Ils en relèvent certains détails d'où se dégage comme une ébauche du gnosticisme. Dès le second siècle, Hégésippe s'exprime dans le même sens et d'une manière encore plus nette. Il compte sept sectes juives : celles des Esséniens, des Galiléens, des Hémérobaptistes, des Masbothéens, des Samaritains, des Sadducéens, des Pharisiens. Il ajoute que c'est d'elles qu'ont pris naissance les Simoniens, les Cléobiens, les Dosithéens, les Gorthéens, comme aussi les Ménandriens, les Marcionites, les Carpocratien, les Valentinien, les Basilidiens, les Saturniliens, tous les faux Christs, les faux Prophètes et les faux Apôtres dont les pernicieux discours ont brisé l'unité de l'Église¹.

L'Évangile lui-même fait jouer un rôle considérable à un des premiers groupes préchrétiens que mentionne Hégésippe. Il présente la communauté des Baptistes comme une ébauche de celle des Chrétiens et leur chef comme un précurseur de Jésus. Or, cette secte paraît bien être la même que celle, bien connue, des « Sabéens », dont le nom veut dire en arabe « Baptiseurs », et qui s'appellent eux-mêmes « Mandéens », c'est-à-dire « Gnos-

1. Chez Eusèbe, *Hist. eccl.*, III, 22, 5-7.

tiques ». Jean lui-même est donné dans les *Clémentines* comme un « hémérobaptiste » et comme le maître de Dosithée, près de qui s'est formé Simon le Magicien¹.

Même si nous laissons de côté ces gnosés archaïques, pour ne considérer que celles qui nous sont données comme des hérésies chrétiennes, une étude attentive nous montrera clairement qu'elles ne se présentent en aucune façon comme de simples rameaux détachés de l'Église orthodoxe. Une remarque typique suffit à l'établir. Divers auteurs anciens les font toutes provenir de Simon le Magicien. Déjà Irénée s'exprime nettement en ce sens. Il ne fait, sans doute, que refléter l'opinion de Justin, qui, étant originaire de Samarie, attribue à son compatriote un rôle particulièrement important. Or, Simon n'est certainement pas un chrétien dissident.

Une analyse détaillée de ses doctrines l'établirait nettement. Une simple lecture des *Actes des Apôtres* permet de l'entrevoir. Nous y voyons que, quand les premiers disciples de Jésus parurent en Samarie, ils y trouvèrent les partisans de Simon déjà fort nombreux. Dans la ville où ils s'arrêtèrent pour y prêcher, les gens, « depuis le plus petit jusqu'au plus grand », croyaient en lui. Tous, nous dit-on, en étaient devenus fous et cette situation durait « depuis longtemps ». C'étaient ses « actes de magie », entendons par là ses miracles, qui les avaient mis en un tel état. Ses discours avaient contribué au même résultat. Car il leur tenait des propos étranges et il se présentait comme « quelqu'un de grand ». Tous disaient de lui qu'il était « la Puissance de Dieu, celle qui s'appelle la grande » (VIII, 9-11). Ces derniers mots sont significatifs. Ils attestent clairement que Simon était, pour ses disciples, non pas un magicien, mais un fils de Dieu fait homme. Ils montrent aussi que cette croyance prenait déjà la forme d'une théologie savante qui avait une terminologie bien arrêtée.

Pour l'auteur des *Actes*, la gnose simonienne existait donc avant le christianisme. Aurait-elle subi ensuite son influence? La suite du récit ne le dit en aucune façon. Elle donne plutôt à penser le contraire. Nous y voyons en effet que les partisans de Simon se détachèrent de lui pour se faire les disciples de Jésus et que lui-même crut à l'Évangile et reçut le baptême. On nous

1. *Hom.*, II, 23; *Epitom.*, 26.

dit bien ensuite que, stupéfait par les miracles qu'opéraient les apôtres, il voulut acheter d'eux le Saint-Esprit qui agissait en eux et que, pour ce motif, il fut maudit par Pierre. Mais on ajoute aussi qu'il pria les apôtres d'implorer son pardon. Une très ancienne leçon, qui cadre bien avec le contexte et qui en renforce le sens, ajoute même : « Et il ne cessait de pleurer abondamment¹. » Simon apparaît ici comme un excommunié qui prend place parmi les pénitents, non comme un sectaire obstiné qui persiste dans ses fausses idées et ne cherche qu'à les répandre.

Tout le récit, d'ailleurs, tend à montrer qu'il a abjuré ses erreurs. S'il reçoit le baptême de Jésus, il affirme ainsi la vanité de celui qui s'administre en sa secte, car nous voyons que les Simonien baptisaient². S'il est stupéfait par les miracles qu'opèrent les apôtres, il reconnaît par là que ceux dont lui-même faisait parade n'avaient aucune consistance et qu'il n'est point la « grande Puissance de Dieu ». S'il veut se faire vendre le Saint-Esprit, il avoue pratiquement qu'il ne l'a point et on disait pourtant, au sein de son Église, qu'il l'amenait avec lui au cours de ses tournées évangéliques³. Ainsi, il se renie lui-même, après avoir été renié par tous ses partisans.

Assurément, cet exposé ne peut être pris à la lettre. Nous savons par Justin que, vers le milieu du second siècle, « presque tous » les Samaritains continuaient de vénérer leur compatriote comme la « grande Puissance de Dieu⁴ ». Le récit de Luc est une fiction apologétique qui montre comment la prompt conversion de la communauté simonienne est escomptée par les missionnaires chrétiens et qui la préfigure en celle de Simon lui-même, présenté comme un magicien repent. Il n'en atteste pas moins de la façon la plus nette que la secte n'est pas considérée comme une fausse copie du christianisme, mais plutôt comme une lointaine ébauche qui s'est évanouie à la lumière de l'Évangile.

Cette conclusion est grosse de conséquences. Puisque Simon n'est pas un chrétien dissident, le gnosticisme, dont il est le père présumé et qu'il personnifie, ne doit pas être regardé comme

1. A. Loisy, *Les Actes des apôtres*, p. 373.

2. Pseudo-Cyprien, *De rebapt.*, 16.

3. Épiphane, *Haer.*, XXI, 2, 3.

4. *Apol.*, I, 26, 3.

une simple hérésie. Sans doute, il a subi avec le temps l'influence du christianisme. Mais il s'est formé sans lui et il existait avant lui. Dès lors, on est amené à penser qu'il a commencé par influencer sur lui et que c'est la raison première des ressemblances qui s'affirment entre eux. Ainsi, de l'un à l'autre, la parenté se trouve retournée.

*
* *

Il a fallu toute la force d'une très vieille tradition qui avait ployé tous les textes selon les exigences de la théologie pour que la réalité historique ait été si longtemps méconnue. Car le Nouveau Testament porte avec lui la marque très nette de son origine. A toutes les pages, il emploie des termes et il exploite des concepts qui sont d'un usage courant dans les milieux gnostiques. Il n'éprouve pas le besoin de les présenter ni de les expliquer. Il s'en sert comme d'une monnaie courante que chaque lecteur connaît et accepte depuis longtemps. C'est dire qu'il ne les a pas créés, mais qu'il les emprunte à son milieu pour les mettre au service de la nouvelle foi.

Les textes chrétiens les plus anciens que nous ayons sont ceux de Paul. Or, ce sont précisément ceux qui portent de la façon la plus visible l'empreinte du gnosticisme. Leur forme épistolaire est déjà significative, car elle se montre très courante chez les adeptes de la gnose. Elle convient particulièrement à l'exposé de la science du salut. Elle permet, en effet, de le graduer comme il convient, selon les dispositions des correspondants et selon le degré de leur initiation. Le contenu de ces textes est, à cet égard, tout à fait instructif.

Lisons, par exemple, le début de la *Première épître aux Corinthiens* : « Paul, appelé à être apôtre de Christ-Jésus, par la volonté de Dieu, à l'Eglise de Dieu qui est en Corinthe, à ceux qui ont été sanctifiés en Christ-Jésus, appelés à être saints... Je remercie Dieu constamment pour la grâce qui vous a été donnée en Christ-Jésus de ce que vous êtes, en lui, devenus riches d'intelligence et de science » (I, 1-4). Remarquons, en passant, que la « science » qui est présentée ici comme l'apanage des disciples de Jésus s'appelle, en grec, la « gnosis ». C'est bien un gnostique qui parle. Un simonien ne devait pas s'exprimer en

termes bien différents, car, d'après les hérésiologues, lui aussi tenait son Maître pour le Christ¹, lui aussi regardait les gens de sa secte comme des saints², et lui aussi considérait comme une grâce précieuse que Dieu leur avait faite la communication de la vraie gnose³.

Paul continue plus loin : « Parmi les parfaits, nous parlons sagesse, non point sagesse de ce siècle ni des archontes de ce siècle qui sont détruits, mais sagesse de Dieu, en mystère, celle qui était cachée, que Dieu avait définie avant les siècles pour notre gloire, et que nul des archontes de ce siècle n'a connue, car, s'ils l'avaient connue, ils n'auraient jamais crucifié le Seigneur de gloire » (II, 6-8). C'est bien un langage d'initiés que nous avons ici et il a cours déjà dans les gnosés plus anciennes. Pour les Simonien, en particulier, de même que pour Paul, le « siècle » désigne ce monde présent qui doit finir un jour comme il a commencé⁴. Il est régi par des « princes », ou, selon la formule grecque, par des « archontes », c'est-à-dire par des anges rebelles qui l'ont fait jadis et qui périront avec lui⁵. Simon, qui porte lui-même le titre de « Seigneur⁶ », a traversé leur domaine sans se laisser reconnaître par eux, parce qu'il venait dans l'intention de les ruiner⁷. Il a été traqué par eux et même, d'après le rapport des hérésiologues, il s'est vu infliger en Judée un supplice pareil à celui de Jésus, qui, chez lui aussi, n'a fait que manifester plus pleinement sa « gloire », car il en a triomphé et n'a point réellement souffert⁸. Il a communiqué à ses disciples la véritable sagesse et il l'a fait pour se conformer à la « prédestination » divine, car c'est pour s'être montré « obéissant » à l'égard de son Père qu'il a reçu le nom de Simon. Voilà ce qu'on dit dans son Église, selon le témoignage d'un écrivain syriaque⁹. On n'y parle ainsi qu'aux initiés, car, d'après

1. Pseudo-Clément, *Rec.*, II, 7; Pseudo-Marcellus, *Act. Petr.*, 18; Épiphane, *Haer.*, XXI, 2, 1.

2. Hippolyte, *Philos.*, VI, 19, 5.

3. Irénée, *Haer.*, I, 23, 3.

4. Épiphane, XXI, 4, 4.

5. Irénée, I, 23, 2.

6. Hippolyte, *Philos.*, VI, 20, 1.

7. Irénée, I, 23, 3; Épiphane, XXI, 2, 4.

8. Irénée, I, 23, 3.

9. Mansi, *Conc.*, II, 1056; A. Harnack, *Der Ketzerkatalog des Bischofs Maruta*, p. 3.

Épiphane, on y présente ses doctrines comme des « mystères de vie de la gnose la plus parfaite¹ ».

Lisons maintenant les deux *Épîtres aux Galates* et aux *Romains*. Nous y apprenons que jadis les hommes vivaient sous la tyrannie de la loi promulguée par les anges et que la grâce de Dieu les a appelés à la liberté par le Christ, que d'esclaves ils sont devenus fils et héritiers et qu'ils le sont par la foi mise en leur Sauveur et non par la pratique des œuvres légales². Or, les hérésiologues attestent que Simon prêchait la même théorie du salut : « Les gens qui avaient mis leur espoir en lui, dit Irénée, n'avaient plus désormais à s'occuper de rien. Comme des affranchis, ils pouvaient faire ce qu'ils voulaient. Car les hommes étaient sauvés par sa grâce, non par leurs bonnes œuvres. En effet, les œuvres ne sont pas bonnes par nature, mais par accident, en vertu des ordres établis par les anges auteurs de ce monde, qui, par ces préceptes, ont réduit les hommes en servitude³. » L'accord ne pouvait être plus complet ni plus précis. Si même nous ne savions déjà que la doctrine de Simon est plus ancienne que celle de Paul, nous devrions conclure ici à sa priorité. Car elle est tout à fait cohérente et se présente comme la conclusion logique d'un système parfaitement équilibré. Les anges y sont bien dans leur rôle en imposant aux hommes leur tyrannie légale, car ils ont été introduits d'abord comme des produits de la pensée divine qui ont voulu prendre la place de Dieu lui-même et qui ont formé la race d'Adam pour dominer sur elle⁴. Dès lors, on conçoit que Simon, qui est venu pour mettre fin à leur domination, fasse figure de libérateur et abroge toutes leurs prescriptions en proclamant la vanité des pratiques légales. L'exposé de Paul est bien moins organique et moins intelligible, parce que les conclusions s'y trouvent détachées des prémisses qui les ont engendrées.

L'étude des Évangiles n'est pas moins instructive. Des œuvres du même genre ont circulé en grand nombre dans les sectes gnostiques et il ne pouvait en être autrement. On enseignait surtout, en ces divers milieux, qu'un Sauveur divin était venu ici-bas pour mettre fin aux misères humaines en apportant aux

1. *Haer.*, XXI, 4, 2.

2. *Gal.*, III-V; *Rom.*, IV-VIII.

3. *Haer.*, I, 23, 3.

4. Irénée, I, 23, 2.

âmes de bonne volonté la science libératrice, celle de leur origine et de leur destinée. On ne pouvait donc manquer de raconter comment il était apparu sur terre et comment il avait parlé et agi au cours de sa mission. Ces sortes de récits ont dû exister, par conséquent, dès les débuts du mouvement gnostique.

Un hérésiologue syrien, l'évêque Marouta, constate que les Simoniens se sont fait un Évangile, divisé en quatre sections et intitulé par eux le « Livre des quatre coins du monde ». Il a fait remarquer un peu auparavant que ces gens-là regardent leur Maître comme le Fils de Dieu¹. C'est donc sa vie terrestre que l'ouvrage mentionné devait décrire et, puisqu'il est qualifié d'Évangile, il ne pouvait que ressembler beaucoup à ceux que nous connaissons sous ce titre.

De fait, Origène note déjà dans son traité *Contre Celse* que Simon est pour ses disciples ce qu'est Jésus pour les chrétiens et qu'il passe pour avoir fait les mêmes miracles, afin de s'arroger parmi les hommes la même autorité². Dans le texte remanié, mais encore très archaïque, qui nous est arrivé sous le nom du pseudo-Marcellus et dont l'original remonte au second siècle, l'apôtre Pierre va jusqu'à dire, au sujet des deux thaumaturges : « Il en est d'eux comme de deux frères jumeaux, nés ensemble d'un même sein », et Néron lui répond : « Tu parles avec sagesse, car toutes les actions de l'un sont semblables à celles de l'autre³. »

Divers événements de la vie merveilleuse du Christ samaritain sont rapportés au cours du même ouvrage. D'autres se lisent dans les *Homélies* et les *Recognitions* du pseudo-Clément qui racontent de même comment, en dépit de tous ses sortilèges, il a été vaincu par Pierre. Dans ces récits, dont la forme, assurément, est légendaire, mais qui n'en dépendent pas moins de la tradition simonienne et qui cadrent dans l'ensemble, sans en dépendre aucunement, avec le rapport des hérésiologues, le prétendu magicien ressemble singulièrement à Jésus. Lui aussi naît d'une vierge, il va de bonne heure en Égypte, il entre à l'école de Dosithée, qui est son précurseur et dont le nom traduit en grec celui de Jean⁴. Il opère de nombreux miracles qui montrent en lui non seulement la grande Puissance de Dieu,

1. Voir *supra*, p. 8, n. 9.

2. *Cont. Cels.*, V, 62; VI, 11.

3. Pseudo-Marcellus, c. 22.

4. *Hom.*, II, 22-24; *Rec.*, II, 7-8, 14.

mais le Sauveur des hommes. Il rend la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds, il fait marcher les boiteux et guérit toutes sortes de malades, ressuscite des morts, puis se laisse frapper mortellement lui-même, pour reparaître ensuite plein de vie et remonter finalement au ciel¹. Au cours de sa mission terrestre, d'après les données complémentaires des hérésiologues, il se montre pitoyable à une femme adultère, qui porte le nom et qui est une réincarnation de l'Hélène homérique, de la « femme aux cinq maris ». Il la « rachète » et se consacre ensuite à la rédemption des autres âmes². Lui-même se compare au bon pasteur, car il déclare être venu pour chercher la « brebis égarée³ ». Il est le semeur qui répand en tout lieu la parole divine⁴. Il s'applique à instruire la foule, mais il réserve à des disciples dûment éprouvés le meilleur de son enseignement⁵. Toujours il s'exprime, nous dit-on, « d'une manière persuasive », quoique « en termes pompeux⁶ ». Il dit de lui-même : « Je suis la Parole de Dieu, je suis le Paraclet, je suis le Tout-Puissant, je suis le Tout de Dieu⁷. »

Les auteurs ecclésiastiques ne doutent pas que tout cela ne soit une parodie des Évangiles canoniques. Mais cette façon de voir n'est guère conciliable avec le rapport des *Actes* de Luc, qui présente la gnose simonienne comme antérieure à la propagande chrétienne. Alors même que nous ferions abstraction de ce texte, une comparaison attentive des deux traditions nous conduirait à concevoir leurs rapports d'une façon inverse.

Prenons, par exemple, le récit de la tentation du Christ qui se lit chez Matthieu (IV, 1-10) et chez Luc (IV, 1-12). Le diable propose à Jésus de changer des pierres en pain. Il l'engage à se précipiter du sommet du Temple, pour que les anges le portent en leurs mains jusqu'au sol. Il l'invite à l'adorer, lui promettant en retour tous les royaumes du monde avec leur gloire. Or, Simon dit lui-même chez le pseudo-Clément : « Avec des pierres j'ai fait du pain... Si je me précipite du haut d'une

1. *Rec.*, II, 9; *Hom.*, II, 32; *Act. Petr.*, 31; *Pass. Apost. Petr. et Paul.*, 7-8.

2. Irénée, I, 23, 2; Hippolyte, VI, 19, 2; Épiphane, XXI, 2, 2 et 3, 1.

3. Irénée, I, 23, 2.

4. Hippolyte, VI, 19, 5.

5. *Hom.*, II, 26; *Rec.*, II, 13.

6. *Hom.*, II, 25; *Rec.*, II, 12.

7. Jérôme, *In Matt.*, XXIV, 5.

montagne, je serai porté comme sur un char jusqu'à terre sans me faire aucun mal... Je montrerai de l'or en quantité. Je ferai les rois. » Le rapporteur ajoute : « Il promettait de nous récompenser pour notre service. Nous serions gratifiés des honneurs suprêmes¹. » Ces coïncidences sont trop singulières pour être fortuites. D'autre part, on ne conçoit pas que le biographe simonien dépende ici des textes chrétiens. Car, dans nos Évangiles, les trois miracles sont présentés incidemment comme de simples suggestions. L'idée n'en est donnée que par le diable. Elle est aussitôt repoussée par le Christ. On ne comprendrait pas qu'un disciple de Simon fût allé chercher dans quelques allusions fugitives les détails du programme de son héros, ni surtout qu'il lui eût fait accomplir des miracles suggérés par le démon et déjà écartés par Jésus. Au contraire, on comprend très bien que la tradition chrétienne dépende ici de celle des Simonien. En effet, les miracles du récit de la tentation offrent le même caractère que ceux qui étaient attribués au fils de Rachel dans sa vie légendaire. Ce sont des tours de force qui révèlent en leur auteur la grande Puissance de Dieu se jouant à son gré des lois de la nature. Ils étaient à leur place dans l'Évangile samaritain. C'est précisément ce qui explique la mention, à première vue tout à fait étrange et arbitraire, qui en est faite en celui de Jésus. Comme les chrétiens voyaient en Simon un faux Christ, un suppôt du diable, ces prodiges apparaissaient d'eux-mêmes comme des inventions démoniaques, comme des arguments messianiques tout à fait illusoire et même condamnables. Ainsi, le récit de la tentation s'éclaire soudain et prend un sens très net. Il constitue une critique déguisée de la tradition simonienne.

Du reste, il ne représente qu'un aspect de la pensée chrétienne et un certain correctif lui est donné dans la suite de l'Évangile. Jésus réalise plus tard, sous une autre forme, les prodiges dont il a rejeté d'abord la suggestion. Avec cinq pains il en produit tant d'autres qu'il en nourrit une foule immense². Emmené par les gens de Nazareth sur le sommet de la montagne où leur ville est bâtie, pour être précipité jusqu'en bas, il passe au milieu d'eux sans se faire aucun mal³. Enfin, aux gens qui ont tout quitté pour le suivre, il promet de donner le centuple

1. *Rec.*, II, 9.

2. *Marc.*, VI, 34-44.

3. *Luc.*, IV, 29-30.

en ce monde¹. Ainsi, il ne répudie de la tradition simonienne que certains éléments assez superficiels. Il en retient le sens profond et lui donne une forme nouvelle.

La biographie de Pierre, qui se lit dans les *Actes* de Luc, offre des parallèles non moins intéressants. L'apôtre s'appelle Simon, de son vrai nom². Autour de lui s'opèrent des miracles analogues à ceux de son homonyme. Une fois, comme il a été enfermé en une prison où il se trouve gardé à vue, les chaînes tombent de ses mains, la porte de fer menant à la ville s'ouvre d'elle-même devant lui et, à la suite d'une enquête officielle, ses gardiens sont arrêtés (XII, 7, 10, 19). Or, le magicien dit, en propres termes, chez le pseudo-Clément : « Enchaîné, je me délivrerai moi-même et, par moi, ceux qui m'auront mis dans les chaînes deviendront enchaînés. Attaché à une prison, j'en ferai ouvrir spontanément les portes³. » Dans son Évangile, il tenait sa promesse, car nous lisons ailleurs : « Il dissout le fer, il ouvre les portes fermées⁴ », ou encore : « Il rompait des chaînes de fer... Il ouvrait, par sa parole, des portes renforcées et fermées avec des barres et des traverses⁵. » Ici encore, les ressemblances sont trop singulières pour être dues à un simple hasard. Or, l'auteur des *Actes* connaît les prodiges du magicien. Il les a mentionnés avant l'évasion miraculeuse de Pierre et il les a donnés comme bien plus anciens (VIII, 11). La dépendance doit donc être mise à son compte. Polémiquant contre Simon, il aura exploité sa tradition, tout en la combattant. De fait, l'incident de l'évasion miraculeuse ne se présente chez lui que sous une forme atténuée. Pierre en bénéficie sans en être l'auteur. C'est un ange qui opère pour lui. Au contraire, dans la tradition simonienne, le miracle est accompli par Simon lui-même. Il porte bien sa marque. Il constitue une nouvelle affirmation de la grande force du Très-Haut descendue ici-bas pour délivrer l'âme des liens de la matière.

L'influence du prodigieux thaumaturge s'affirme jusque dans les dernières pages du Nouveau Testament. Il a fourni à l'*Apocalypse* johannique le type de l'anti-Christ. Ce « faux prophète »

1. *Matt.*, XIX, 29.

2. *Act.*, X, 18.

3. *Rec.*, II, 9.

4. *Hom.*, II, 32.

5. Nicéphore Calliste, *Hist. eccl.*, II, 27.

apparaît sous la forme d'une « bête » qui a deux cornes semblables à celles d'un « agneau ». Il parle comme le dragon qui figure Satan. Il opère de grands prodiges jusqu'à faire descendre le feu du ciel. Il anime une image artificielle et il la fait parler. Enfin, il opère ces merveilles en présence d'une autre bête qui représente la Rome païenne et dont une tête frappée à mort revit miraculeusement, symbole transparent de Néron ressuscité¹. Simon donne l'explication de ces détails étranges. D'après le pseudo-Clément, il est le fils de « Rachel », dont le nom signifie la « brebis », et il se présente comme un agneau². Il parle vraiment comme le dragon infernal, car il prêche une religion considérée comme diabolique. Il fait descendre le feu du ciel sur la terre. Ce prodige, en effet, se renouvelle sans cesse au sein de son Église, dans le baptême qui s'administre en son nom³. Lui aussi anime les statues⁴. Il opère ses plus remarquables prouesses à Rome même, en présence de l'empereur qui lui donne toute sa confiance et dont il devient le familier⁵. Tous les traits de l'anti-Christ semblent venir de lui.

Le fond même des visions apocalyptiques peut s'inspirer de son enseignement. Car lui aussi enseignait que, quand son Évangile aurait été annoncé aux « quatre coins » de la terre, ce monde mauvais serait dissous et que les âmes justes, définitivement libérées de la tyrannie des démons, retourneraient vers Dieu. Tous les autres représentants de la gnose entretenaient d'ailleurs les mêmes espérances. Aussi le genre apocalyptique jouissait-il chez eux d'une grande faveur. Les fragments divers qui nous en sont restés aident à comprendre le voyant de Patmos.

*
* *

En somme, le christianisme a germé, puis a grandi sur un terrain gnostique. C'est pour cela qu'il ressemble sur tant de points aux mystères païens⁶. Rien ne prouve qu'il se rattache directement à eux. Mais les diverses gnoses parmi lesquelles il

1. *Apoc.*, XIII, 11-17; XVI, 13; XIX, 20; XX, 9.

2. *Hom.*, II, 22; *Rec.*, II, 7, 9.

3. Pseudo-Cyprien, *De rebapt.*, 16.

4. *Rec.*, II, 9.

5. Pseudo-Marcellus, c. 13 et suiv.; *Pass. Apost. Petr. et Paul.*, c. 1 et suiv.

6. A. Loisy, *les Mystères païens et le Mystère chrétien*. Paris, 1919.

a paru en provenaient et combinaient déjà les traditions des Juifs et des Samaritains avec celles des religions voisines. C'est de ce milieu déjà fort complexe qu'il est sorti. Il s'est comporté à son égard comme tous les êtres vivants. Il s'est assimilé tous les bons éléments qu'il y trouvait et il a rejeté tous les autres. Il a, par exemple, emprunté à Simon certains traits du Christ orthodoxe et il l'a ensuite répudié lui-même comme un anti-Christ. Il a fait de l'apôtre Pierre une sorte de Simon chrétien et aussi un adversaire du magicien, un anti-Simon. Ainsi a-t-il procédé à l'égard de toutes les autres sectes.

Une tâche importante s'impose dès lors à l'historien. Pour comprendre les origines de l'Église chrétienne, il faut arriver d'abord à se faire une idée aussi exacte que possible des groupes gnostiques d'entre lesquels elle est sortie et auxquels elle s'est opposée. Leur nombre paraît considérable et certains sont à peine connus. Mais les différences qui les séparent sont minimes en comparaison des liens qui les unissent. Tous, en effet, communiquent entre eux à des degrés divers. Ce sont comme des plants voisins dont les troncs et les branches s'entrelacent et dont les racines se rejoignent sous terre. Le christianisme a paru, en cette forêt touffue du gnosticisme, comme un jeune sur-geon qui devait absorber bientôt la sève multiple des vieilles pousses. On ne peut en comprendre la formation qu'à la condition de ne point l'isoler du milieu ambiant.